

7 Juin 1848.

Prix: 5 centimes.

1^{re} année. N° 7.

ABONNEMENT.

Paris: 18 fr. — 9 fr. — 4 fr. 50.

Dép.: 30 — 15 — 7 50.

Rue du Bouloi, 26.

LE TOCSIN



COMITÉ DE RÉDACTION.

Emile Barrault.

F. Delente, ouvrier.

Affranchir.

DES TRAVAILLEURS.

PARIS, 6 JUIN.

ÉLECTIONS DE PARIS.

Le dépouillement du scrutin a commencé dans toutes les sections électorales du département de la Seine. Nous enregistrons les résultats connus.

Dans le premier arrondissement, les onze noms qui paraissent réunir le plus de suffrages sont les suivants :

Thiers.
Changarnier.
A. Fould.
Goudchaux.
E. de Girardin.
Moreau.
Victor Hugo.
Passy.
Caussidière.
Horace Say.
Boissel.

Tel est le résultat du dépouillement opéré dans plusieurs sections de cet arrondissement ; dans quelques-unes, le citoyen Louis-Bonaparte a obtenu des voix par centaines.

Dans le deuxième arrondissement, les onze noms cités semblent aussi réunir la majorité.

Les noms qui viennent ensuite dans la 24^e section sont : Pierre Leroux, Louis Bonaparte, Adam (adjoint), Dupetit-Thouars, Proudhon, d'Alton-Shée, Cabet, Raspail, Lagrange, d'Audiffret, Thoré, Savary, Bayard, Lavaux, Ans, Petetin, Chambole, Kersausie, Adam, ouvrier, Pascal, ouvrier.

Dans la 34^e section certains de ces noms ont été aussi favorisés de quelques suffrages.

Le 3^e arrondissement n'a pas voulu faire moins bien que les deux premiers, et la majorité sera acquise sans doute à la liste des réactionnaires.

Dans le 5^e arrondissement, la 5^e section a rangé les candidats dans l'ordre ci-après : Moreau, Goudchaux, Changarnier, Thiers, Pierre Leroux, Victor Hugo, Caussidière, Boissel, A. Say, E. de Girardin, Proudhon.

La 14^e section du 6^e arrondissement fournit cette classification : Caussidière, Moreau, Lagrange, Goudchaux, V. Hugo, Changarnier, Proudhon, Louis Napoléon, Boissel, Thoré, H. Say, Raspail, Kersausie, Cabet, Thiers, Savary, Malarmé, E. de Girardin, Adam, ouvrier, E. Adam, d'Alton Shée, Dupetit-Thouars, Fould.

Trois sections du 40^e arrondissement ont distribué leurs votes dans la proportion suivante : Caussidière, 1592, Goudchaux, 1546, Moreau, 1484, Changarnier, 1390, Thiers, 1226, Boissel, 953, E. de Girardin, 999, V. Hugo, 992, A. Fould, 963, P. Leroux, 813, Proudhon, 681.

Viennent ensuite MM. Passy, Louis Napoléon, Adam (adjoint), Kersausie, d'Alton-Shée, Cabet, Horace Say, etc.

Le onzième arrondissement, dans la 6^e section, porte :

Le général Changarnier, Goudchaux, Moreau (de la Seine), Thiers, Emile de Girardin, Achille Fould, Victor Hugo, Caussidière, Boissel, Eugène d'Harcourt, Bayard, adjoint à Saint-Denis.

L'hôtel des Invalides donne le résultat suivant :

Ney de la Moskowa, Victor Hugo, Louis Bonaparte, Moreau (de la Seine), Alexandre Dumas, Le général Changarnier, Boissel, d'Alton-Shée, Le général Fabvier, Thiers, Adam, Ch. de Boine, officier invalide, Vautier, ancien intendant de l'hôtel, Le général Petit, Thayer, Caussidière, Ferraud, sous-intendant-adjoint, Lepoitevin Saint-Alme, Emile de Girardin, Louis Gou-

pil, Horace Say, Cambacérés, Thibeaudeau, Biétry, Emile Thomas.

Aux Batignolles, la liste réactionnaire a triomphé.

Pour apprécier le résultat des élections de Paris, nous attendrons qu'il soit certain. D'après toutes les apparences, la liste démocratique a été battue. Ce n'est pas nous qui nous en étonnerions, nous avions prévu et annoncé cette défaite. Mais nous avons à l'avance déclaré que le peuple ne devait pas se décourager parce que ses adversaires tournaient contre lui le suffrage universel : Patience, nous apprendrons à nous servir de cette machine, et, s'il le faut, nous remédierons aux vices qui en rendent les produits si funestes à la cause populaire.

Liberté des élections.

Un commerçant demande à l'un de ses commis : « Pour qui votez-vous ? » Le commis sans méfiance aucune lui montre naïvement sa liste démocratique, c'était la nôtre. « C'est bien, ajoute le bourgeois en sourcilant, vous passerez demain à la caisse. »

Le lendemain, le commis se présente où le commerçant l'avait envoyé. « Veux-tu demeurer, lui dit le caissier, renonce à ta liste, et vote pour les candidats bourgeois, M. Thiers en tête. C'est le dernier mot du patron. Décide-toi ; sors ou reste. »

Le commis refusa de souscrire à ce marché, et on vous l'a bravement congédié. Il voulait être libre, on le met à la porte.

Gâchis.

Ah ! vous prétendez, messieurs du pouvoir, que l'esprit d'anarchie est dans le peuple, et vous faites des proclamations contre ses rassemblements pacifiques.

Eh ! ne cherchez donc pas la paille qui est dans l'œil du peuple et voyez un peu la poutre qui creve le vôtre.

Hier c'était un assaut de démentis entre le ministre de la justice et messieurs du parquet de Paris, si bien que M. Crémieux a, dit-on, donné sa démission de ministre et de représentant du peuple. On le dit déjà remplacé par le citoyen Bethmont qui fera rentrer MM. Portalis et Landrin au parquet.

Aujourd'hui on annonce la démission de MM. Ledru-Rollin et Lamartine.

Voilà donc un pouvoir qui se décapite ! Il n'a pas osé, dans l'affaire de Louis Blanc, exprimer une opinion, dire s'il connaissait oui non le réquisitoire des procureurs de la République. Après les avoir lancés en avant pour venir les renier devant l'Assemblée nationale, il n'a pu tenir à la honte d'une position mensongère.

Dès lors, après la démission de MM. Portalis et Landrin, la démission de M. Crémieux ; puis celle de M. Jules Favre qui s'était fait le rapporteur de la commission chargée d'examiner la demande en poursuite, en croyant être l'organe du gouvernement ; enfin, MM. Ledru-Rollin et Lamartine ne peuvent tenir bon, et se laissent choir volontairement sur cet amas de démissionnaires. Nos gens du gouvernement tombent les uns après les autres comme des capucins de carte.

Peuple, aie pitié de ces comédiens qui affectent les grands airs de gouvernants majestueux et capables ; ton bon sens vaut mieux que le leur, et tu seras victorieux si tu es calme.

Peureux, il n'y aura pas d'émeute.

Nonobstant la fameuse proclamation du maire de Paris, peut-être même à cause de cette proclamation, les rassemblements populaires n'ont pas cessé.

La garde nationale est sur pied ; hier soir elle était accompagnée d'un régiment de ligne, et le commissaire de police a fait les trois sommations, au roulement du tambour. La foule s'est dispersée en criant : *A bas les mouchards, vive la ligne !*

Pourquoi faut-il que la couardise de nos gouvernants fatigue la ligne et la garde nationale en patrouilles qui ne servent qu'à attirer la masse des curieux sur le point où la réunion est déjà compacte ?

En vérité, il vous fâche que le peuple prenne la liberté de respirer par nos chaudes soirées d'été, et de causer, en respirant au grand air, de tout ce qui intéresse son pain de chaque jour ? A-t-il donc une enceinte assez vaste pour contenir ses flots innombrables et agités ? Nos salles de club sont les parloirs de la bourgeoisie ; les boulevards et les places publiques, voilà le forum du peuple, en attendant qu'il en ait d'autres.

Et vous avez la bonhomie de vous en alarmer ? Rassurez-vous, le peuple ne songe pas à l'émeute et il y songe d'autant moins que les réactionnaires ne seraient pas fâchés peut-être de le voir en faire une. Ces messieurs s'en passeront, le peuple n'est pas si bête.

Que fait donc le peuple dans ses attroupements, s'il n'a pas au fond du cœur quelque projet d'invasion ou de barricades ? Il cause, nous vous l'avons dit, et, pour vous mieux tranquilliser, nous allons vous dépeindre au vrai son attitude.

C'est l'attitude d'un parterre immense qui s'entretient de la façon dont ses gouvernants remplissent leurs rôles. Sans doute le spectateur n'est pas émerveillé des acteurs, il n'est pas moins curieux de voir comment finira la pièce. Très souvent il siffle, mais il ne veut pas sauter sur le théâtre pour mettre la comédie et les acteurs en déroute. Fi donc ! l'on crierait à la cabale, et cela ne se passerait pas sans tumulte. Sa fantaisie est de laisser tomber l'ouvrage, s'il est décidément mauvais ; peut-on faire preuve de plus justice et de patience ?

Le peuple, comprenez-le bien, n'a plus le goût des émeutes, il préfère les révolutions, ce qui est plus rare. Quand on a sa force et son intelligence, on ne s'amuse pas à tirailler derrière les buissons, on frappe un coup de foudre.

Egalité devant la loi.

Nos contre-révolutionnaires prétendent qu'il n'y a plus de catégories et de classes dans le beau pays de France ;

Que distinguer la nation en bourgeoisie et en peuple est le trait d'un sédition ;

Qu'aujourd'hui tous les Français, quels qu'ils soient, jouissent des mêmes droits absolument, et qu'il n'y a plus pour personne de privilège, pas même l'ombre.

Mensonge ! Il nous serait aisé de le prouver par mille exemples, nous n'en citerons qu'un. Notre gracieux directoire n'a-t-il pas défendu aux maires des départements de délivrer aux ouvriers des passeports pour la capitale, à moins que ces ouvriers ne justifiasent d'un travail déterminé ou de moyens d'existence assurés à Paris ? Dans le cas où cette justification leur serait impossible et où ils se présenteraient aux barrières, la gendarmerie les reconduirait dans leurs communes.

Après un tel arrêté de la royauté à cinq branches qui s'est plantée au Luxembourg, la contre-révolu-

tion niera-t-elle l'existence du privilège?

Niera-t-elle la distinction radicale entre le peuple et la bourgeoisie?

Niera-t-elle la perpétuité du régime des castes?

« Passez, citoyen, vous êtes riche, et vous avez les mains blanches, vous êtes libre. — Pour vous, c'est autre chose, vous avez la main rude de l'ouvrier et le gousset vide ou peu s'en faut; vous n'êtes pas un citoyen complet. En conséquence, vous n'irez pas plus loin. » et on lui attache sous le menton un collier qui porte cette inscription : *Travailleur pauvre. J'appartiens à la commune.*

Et si l'ouvrier part sans feuille de route, s'il arrive jusqu'aux barrières de Paris, qu'y trouve-t-il? Une douane pour les arrivages vivants, où l'on pèse la pauvreté et la richesse.

« Entrez, citoyen riche, vous êtes un citoyen libre. »

— Halte là, vous n'avez pas le poids et vous n'entrez pas. En outre, vous êtes un vagabond. Empoignez-moi cet homme, gendarmes, qu'on le renvoie chez lui. »

Jusqu'à présent pareille mesure n'avait été prise que contre les *forçats libérés* à qui la police assigne une résidence spéciale et ne permet pas de rompre leur ban. Etait-ce donc à la République de 1848 à assimiler le travailleur indigent aux échappés du bagne?

LE PEUPLE.

La bourgeoisie en général ne connaît pas le peuple, et elle professe contre lui les aveugles préjugés d'une aristocratie. A son avis le peuple est une masse brutale, violente, terrible, dont ils trouvent commode de disposer en temps de révolution, comme d'une épée qui a le fil et la pointe; mais, la révolution accomplie, elle entend remettre l'épée dans le fourreau, et jurer sans partage des fruits de la victoire. C'était ainsi que les Girondins appréciaient la mission du peuple; leur sentiment égoïste s'est continué dans la plupart de nos bourgeois.

Doucement, s'il vous plaît; le peuple n'est pas éternellement destiné à tirer les marrons du feu, au risque de se brûler les doigts. afin que le seigneur Bertrand les mange à sa barbe, et ricane.

Que la bourgeoisie le comprenne bien, il y va de son salut. Le peuple est devenu, chaque jour il devient une force intelligente. C'est pourquoi elle aurait plus de raison qu'elle ne le croit de redouter ce géant aux centaines de milliers de bras, parce que le géant n'est pas seulement un corps, mais encore un esprit qui calcule la portée de ses coups. Veut-elle n'avoir rien à craindre de lui? il n'est qu'un seul parti de sage, c'est de l'aimer. C'est de le servir, au lieu de prétendre se servir de lui, c'est de l'adopter comme un associé et non comme un instrument.

Nous ne ferons pas l'histoire du peuple durant notre période révolutionnaire, prenons-le à une époque plus rapprochée de nous, et constatons ses deux physiologies successives, il importe de nous y arrêter.

SOUS LA RESTAURATION.

Sous la Restauration, le peuple était encore le soldat de la grande armée. L'empereur était son idole. Longtemps le paysan se refusa à croire que Napoléon fût mort; il s'attendait de jour en jour à voir repartir la redingote grise. Si l'empire avait pris sur son corps plus d'une once de chair, l'empire lui avait garanti la propriété de sa terre achetée de la révolution. Cela se compensait. L'ouvrier redisait les travaux gigantesques entrepris, épisode de l'épopée, et la sollicitude du gouvernement pour les progrès de l'industrie nationale. Tous se rappelaient qu'un brave passait noble ou roi, selon l'occasion. Le village plaçait l'enluminure du grand homme entre celles de Jésus-Christ et de la Vierge; la ville célébrait par ses refrains vifs et mélancoliques l'aigle impériale, le drapeau tricolore, l'astre éclipsé.

C'est par là que le peuple se distinguait de la classe moyenne qui jugeait le despote avec un libéralisme philosophique. Du reste, curieux de s'instruire, il dévorait les bribes de Voltaire et de Rousseau dont on mettait les éditions à sa portée, afin de les tenir en haleine contre le trône et l'autel. Appendice modeste de la bourgeoisie, il en reflétait l'esprit et les sentiments, rallié derrière elle contre le reliquat de l'ancien régime. A partir de 1830, le peuple dessine sa personnalité.

DEPUIS 1830.

D'abord sa participation aux combats de juillet le grandit à ses propres yeux; la prise du Louvre et des Tuileries renoue la tradition de son rôle révolutionnaire. Ramené sur la scène, il rentre dans son per-

sonnage. Toute force à ses flatteurs et ses courtisans. Louanges et promesses ne lui manquèrent pas. Il n'en perdit pas la mémoire; et comme la paix favorisait l'essor de tous les travaux, il s'inquiéta du contraste entre sa destinée toujours précaire et ce qu'on nommait les accroissements de la prospérité publique, à laquelle il n'était pas étranger. Sa pensée fouilla ce problème d'autant plus profondément que les grands événements extérieurs faisaient faute pour l'en distraire. Or, toujours songeant, toujours lisant et écoutant, il dégagait l'intérêt populaire de l'intérêt bourgeois. Les services rendus et la rémunération de ces services, il les pesa; désarmé vis-à-vis des aristocrates et des prêtres qui n'étaient plus des puissances nuisibles, il circoncrivit dans le bourgeois son exploitant, son seigneur, son maître.

Qu'il nous suffise de rappeler les deux insurrections de Lyon sur lesquelles plane cette devise héroïque : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant!* Là ce n'était pas seulement la haine de la royauté qui poussait les travailleurs aux armes, c'était la conscience du droit et l'inspiration de la faim. Comment la bourgeoisie y répondit-elle? par la fusillade et la mitraille.

Enseignement effroyable, mais profitable au peuple! Selon son jugement, la révolution avait eu pour résultat net de porter la bourgeoisie au pinacle, sans relever d'un cran sa propre situation à l'égard des détenteurs des instruments de travail.

La bourgeoisie avait tenu les cartes pour elle et pour lui, elle n'avait joué la partie qu'en puisant dans le dévouement inépuisable du peuple, et le gain était entré dans ses poches. Ne fallait-il donc pas une dernière révolution qui fût la bonne et qui soldât les promesses si maigrement tenues par les précédentes?

EXPLOITATION RÉVOLUTIONNAIRE.

Le peuple avait raison. Jusqu'à ce jour, peu d'hommes ont compris leur mission démocratique. La plupart des meneurs de la bourgeoisie flattaient le peuple, ils le proclamaient le souverain, infaillible, le justicier suprême, et ils l'utilisaient tantôt comme le manœuvre de leurs plans, tantôt comme un acteur formidable qu'ils faisaient descendre des faubourgs et qu'ils poussaient dans les rues pour amener la solution de leurs intrigues. Ces tribuns avaient fait du peuple le Dieu de tous les dévouements en se réservant de tenir les fils de la machine. Puis, quand la pièce était jouée, eux se payaient largement comme les chefs d'emploi, et ils renvoyaient à sa misère le peuple qu'ils traitaient en comparse.

En voilà assez. Le peuple n'est plus un apprenti en matière de révolutions, son éducation est faite et il veut passer maître.

Non, le peuple n'est plus un rouage dont la détente soit facile à la pression d'un ressort étranger. Il a une conscience à lui, une dignité intellectuelle, et lui aussi peut dire : *Je pense, donc je suis.*

Le peuple s'est discerné de tout ce qui n'est pas lui; il exige le prix de sa coopération sur la place publique, sur le champ de bataille, dans l'atelier.

DEPUIS 1848.

C'est ce désir immense qui a fait la révolution de Février, et qui entretient l'agitation populaire depuis ces fatales journées.

Cependant le pouvoir n'a rien fait; il a cru amuser l'impatience du peuple en lui jetant les mots d'*organisation du travail*; on ne lui demande pas le mot, mais la chose. Et c'est en vain que l'on penserait la lui refuser, il l'aura de gré ou de force. Mieux vaut sans doute une question qui se résout du consentement des deux parties. Mais il ne faut pas faire attendre éternellement celui qui est le plus pressé parce qu'il est le plus souffrant, ou tout se gâte.

Que la bourgeoisie se rappelle de quelle façon cavalière elle agit autrefois vis-à-vis des deux ordres privilégiés; peut-être concevra-t-elle l'impatience dont la masse des travailleurs fermente à cette heure.

Lorsque le tiers-état prit l'initiative de 1789, il avait attendu, de guerre lasse il mit tout en branle. Et qu'on dise, après un coup-d'œil sur la situation présente du peuple, s'il avait les mêmes raisons d'urgence. Etait-ce en Spartacus flétri et dénué qu'il s'insurgeait? Plébéianisme indigné de la présence d'un patriciat qu'il écliprait par son génie, par son opulence, il renversa, au nom d'un droit nouveau, la vieille hiérarchie des trois ordres. Sa devise fut cette épigraphe d'un journal qui compta deux cent mille abonnés : « *Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, levons-nous!* » Ce n'était donc pas la prise d'armes des petits et des souffreteux, c'était celle de parvenus injustement humiliés. Guerre de la puissance qui monte contre le privilège décli-

nant et barrant le chemin, guerre légitime! Mais, en en assaillant le trône entouré de clercs et de chevaliers, le Tiers-État portait haut l'éloquence, le panache, la bannière, plus fier que les chevaliers et plus docte que les clercs. L'élan lui venait du cœur et de la tête, il n'avait pas dans ses reins d'aiguillon qui l'excitât à regimber contre l'obstacle et à le franchir. Or, est-ce de l'âme, est-ce de l'esprit simplement, n'est-ce pas encore d'une chair saignante que part le cri du peuple?

Cela dit, que la bourgeoisie tire la conclusion.

Ateliers nationaux.

Un arrêté ministériel de ce jour dissout :

1° La brigade de menuisiers employée aux travaux intérieurs du Palais-national;

2° La brigade précédemment employée aux travaux de terrassement sur le boulevard extérieur entre les barrières d'Ivry et de la Gare;

Et prononce la radiation des rôles du brigadier Hautpoix, commandant la seconde brigade.

Nous ne sommes point les défenseurs de l'indiscipline et du désordre, tels sont les considérants de l'arrêté que nous venons de citer. Cependant n'avons-nous pas lieu de craindre que ces mesures de rigueur ne soient le prélude de la dissolution complète des ateliers nationaux? Nous verrons bien.

Anagramme.

Retournez les lettres de ces mots : *Révolution française*, et vous lirez : *un Corse la finira.*

Retournez les lettres de ce nom ; *Lamartine*, et vous lirez : *mal t'en ira.*

Ce sont là des jeux d'esprit; pourtant, à la place de M. Lamartine, nous craignons le pronostic sinistre renfermé dans son nom.

Déjà sa popularité est bien amoindrie. Les classes laborieuses ne le voient qu'avec défiance incliner vers les bourgeois. Au lieu d'être le drapeau immense du peuple de 1848, il lui va mieux d'être le guidon de la coterie réactionnaire.

Le drapeau aurait embrassé la France; le guidon a la largeur d'un mouchoir de poche.

Qu'il y prenne garde! la nation toute entière, admiratrice de son génie, ne demandait qu'à trouver en lui une sorte de Washington français; ne sera-t-il qu'un Lafayette?

Tous les travailleurs l'auraient comblé de bénédictions éternelles s'il avait énergiquement embrassé leur cause; ne sera-t-il que le pâle Girondin du socialisme?

Sous Louis-Philippe, M. Lamartine a paru le champion de la démocratie vivifiée par le souffle de la fraternité, et personne ne lui a fait un crime de ses habitudes de grand seigneur, de ses traditions aristocratiques. Pourquoi faut-il que le prolétariat intelligent de Paris se le signale comme une espèce de marquis jouant à la révolution, entraîné malgré lui sur un terrain brûlant, et n'osant plus y aventurer ses talons rouges?

Oui, il pouvait être parmi nous l'homme de la Providence; le voilà qui tombe dans la petite sacristie bourgeoise.

Encore un pas, M. Lamartine pourra perdre sa gloire et l'amour du peuple... *Mal t'en ira.*

Cérémonie funèbre de St-Méry.

Les vétérans de la cause républicaine et les jeunes champions de la démocratie ont assisté aujourd'hui à la messe célébrée à St-Méry en l'honneur des victimes des 5 et 6 juin 1832.

La foule était nombreuse, le recueillement profond; c'étaient des fidèles qui honoraient des martyrs.

Au sortir de l'église, la foule s'est dirigée vers la place de la Bastille, et une triple oraison funèbre a été prononcée à ce rendez-vous de toutes les gloires de notre révolution. N'est-ce pas-là le Panthéon du peuple?

La cérémonie achevée, la foule s'est dispersée en emportant plus vif un souvenir qui entretiendra sa foi politique.

Le Gérant, Emile BARRAULT.